This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Lat. E. 1257

EPITRE
DE CLIO;
A MONSIEUR DE B***.

Au ſujet des nouvelles Opinions répandües depuis peu, contre la Poëſie.

Vet. Fr. II B. 1257

EPITRE
DE CLIO,
A MONSIEUR DE B***

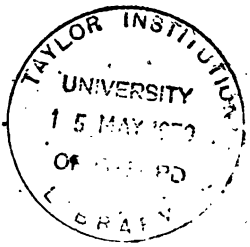
Au ſujet des nouvelles Opinions repandües depuis peu, contre la Poëſie.

Par Nivelle de la Chaussée,
L XXXVII.
33.

A PARIS,
Chez la Veuve d'HILAIRE FOUCAULT,
rue Saint Jacques dans la vieille Poſte.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Permiſſion


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
LIBRARY

EPITRE
DE CLIO,
A MONSIEUR DE B***.

Au ſujet des nouvelles opinions repandües depuis peu contre la Poëſie.

TOI *jadis* élevé dans mon ſein,
Enfant nourri de mon lait le plus ſain,
Viens, prens la plume, & le ſtile d'Horace,
Ecoute, écris, & vange le Parnaſſe.
Le Fanatiſme au bas de ce Valon,
Veut pervertir les Enfans d'Apollon;
Et leur prêchant un nouveau Catechiſme,
Porte avec lui le Scandale & le Schiſme:
Faiſons enfin avorter les Projets
De l'Héretique: Aſſez de nos Sujets,
Comme Brebis, ſe ſuivant l'une & l'autre,
Pour ſon Bercail ont deſerté le nôtre:

Aux nouveautez toûjours proſtitué,
Et dans l'erreur Sophiſte habitué,
Quand il lui plaît, ſa plume Hétérodoxe,
En Axiome exige un Paradoxe;
Sa bouche exhale un aimable poiſon,
Le tort lui ſert autant que la raiſon,
Et tout chemin le conduit à la Gloire;
Ce fut ainſi qu'au Temple de Memoire
Il appella de la Preſcription,
Dont jouiſſoit le Chantre d'Illion.
Mais ce n'eſt plus la querelle d'Homere;
Toûjours fertile en nouvelle Chimere;
Il va, dit-on, du faux charme des Vers,
Déſabuſer pour jamais l'Univers,
Et pour donner plus d'Eſſor au genie,
Anéantir la Rime & l'Harmonie;
Tel Alexandre étant prêt d'échoüer,
Trancha le nœud qu'il ne put dénoüer;
Pour maintenir notre gloire, & nos charmes,
Je n'ai beſoin que de nos propres Armes;
Quoique pourtant nos doux amuſemens,
Soient au-deſſus des vains raiſonnemens.
Loin tout Cenſeur qui n'a que du genie,
A qui ſouvent la nature dénie
Ce ſentiment, qu'on ne peut définir,
Qui pour le Vrai ſçait dabord prévénir:
C'eſt au Gout ſeul à juger d'un Ouvrage;
Par le plaiſir, il regle ſon ſuffrage;

Doux préjugé de l'Eſprit & du Cœur,
De l'Analiſe il brave la rigueur ;
Et dédaignant les diſputes des Claſſes ;
Ne réconnoît pour juges que les Graces.
Mais raſſemblons ces griefs prétendus ;
Que l'ignorance a chez vous répandus.
Au bas du Pinde, il eſt certaine engeance
Qui nous impute une fauſſe indigence,
Et qui ſe plaint, *que nos folles humeurs*
Ont appauvri la Langue & les rimeurs ;
Que l'Art des Vers eſt un jeu d'avanture ;
Ou le bon ſens ſe trouve à la torture ;
L'eſprit contraint par les difficultez,
N'y joüit plus des mêmes facultez ;
Tiraniſé par des Loix inſenſées,
Qui font toûjours avorter ſes penſées ;
Il eſt enfin reduit à ſupprimer,
Ce qui lui rit, ſans pouvoir l'exprimer.
Le terme propre altere la meſure,
Son Sinonime allonge la ceſure,
Par l'hyatus, cet autre eſt éconduit,
La Rime oblige à faire un long circuit ;
Pour aſſortir ces uniſſons frivoles,
Il faut noyer le ſens dans les paroles,
Et les beaux Vers ſont Enfans du hazard.
Ceux qui ſont nez peu propres à notre Art,
Oſent ainſi taxer ſans connoiſſance,
La Langue & nous de leur propre impuiſſance.

TAYLOR INST. OXFORD

Ainſi, jadis, avant que ſur les Mers,
On eût trouvé mille chemins divers,
On regardoit ces barrieres profondes
Dont l'Océan ſépare les deux Mondes;
Comme un obſtacle oppoſé par les Dieux,
Pour contenir les mortels curieux,
Et les fixer chacun dans leur patrie.
Auroit-on cru qu'une heureuſe induſtrie,
De jour en jour, feroit des Matelots?
Qu'on les verroit, triomphans ſur les Flots,
Aſſujetir Eole dans des voiles,
Et dans un cercle aſſervir les Etoiles?
Telle pourtant l'adreſſe des Humains,
D'un pole à l'autre a tracé des Chemins;
Malgré les Vents, & les Flots infidéles,
Neptune a vû voguer des Citadelles
Vers ces climats où Plutus, juſqu'alors,
Avoit caché ſes funeſtes Tréſors.
Avec autant de courage, & d'adreſſe,
On s'eſt frayé des routes au Permeſſe;
De leur mémoire ont-ils donc éffacé,
Et leurs Ayeux, & le ſiécle paſſé?
On boit encore à la même Fontaine,
Où s'eſt alors abreuvé la Fontaine.
Comme autrefois, ſur les pas des neuf Sœurs,
On voit encor; renaître autant de fleurs;
Et tous les jours Apollon les prodigue,
Au Chantre heureux du vainqueur de la Ligue;

Que cet éxemple, en depit des clameurs,
Dans leur metier raſſure les Rimeurs;
En leur donnant des avis ſalutaires,
Je leur rendrai raiſon de nos myſteres:
Heureuſe enfin, s'ils ſuivent des avis,
Que dans ce ſiécle on n'a gueres ſuivis!
Notre métier demande un long uſage,
Et l'on ne ſort jamais d'apprentiſſage;
Sachez qu'en vain un aſtre bien faiſant,
A fait de vous un Poëte en naiſſant,
Si dès l'enfance, une heureuſe culture
N'ajoûte encore aux dons de la Nature;
Si des anciens, & de leurs nouriſſons,
Avec prudence on ne prend des leçons:
Dans cette ſource unique, & bien faiſante,
Doit s'abreuver toute muſe naiſſante.
Mais à l'excès n'allez pas vous livrer;
Il y faut boire, & non pas s'ennyvrer.
Dans votre Langue, avant de rien produire,
Il faut à fond chercher à vous inſtruire
Des mots d'uſage & de leurs ſens divers:
La langue eſt une, en Proſe comme en Vers;
Et la Grammaire, en tout genre d'écrire,
Exerce un droit, que rien ne peut preſcrire.
Les mots ſont faits, leur ſens eſt convenu,
Par les Autheurs qui vous ont prévénu.
L'Eſprit en vain brille dans vos Ouvrages,
Quand votre Langue y reçoit des outrages,

Ne croyez pas pouvoir vous aquitter,
Par quelques traits que l'on ne peut citer
Qu'en débrouillant le texte par la Gloſe,
Et traduiſant votre penſée en Proſe.
Plus d'un Rimeur dans ſa Langue indigent;
Pour ſes défauts toûjours trop indulgent,
Quand il en trouve un exemple authentique,
Croit triompher d'une juſte critique;
On les entend, repondre avec orgüeil;
Tel avant nous donna dans cet écüeil:
Leur ſouvenir au beſoin trop fidelle,
Me cite alors un illuſtre modelle;
Et s'en faiſant un ridicule abri,
Se font honneur de ce qu'on blâme en lui:
Ainſi ſans ſoins & ſans exactitude,
De leur licence ils font une habitude.
Rien de Nouveau ne ſe penſe aujourd'hui;
Vous n'êtes plus que les échos d'autrui;
Il eſt trop tard pour prétendre à la gloire
De rien aprendre aux Filles de mémoire;
Mais dans ſa Langue un Rimeur éprouvé,
En répetant ce qu'Horace a trouvé,
Peut encherir encor ſur ſon modelle;
Et lui préter une grace nouvelle.
Boileau. Le Satyrique ami de Juvenal,*
D'imitateur devint original;
Ainſi, Racine amena ſur la Scene,
Après Corneille un autre Melpomene

Qu'il rajeunit par de nouveaux atours.
L'invention n'eſt plus que dans les tours :
Tout devient neuf quand on ſçait bien le dire ;
L'expreſſion eſt l'ame de la Lyre ;
Le plus beau trait dans un Vers mal rendu ;
Eſt pour l'Auteur preſqu'autant de perdu ;
Et ſa penſée appartient au Poëte,
Qui ſçaura mieux s'en rendre l'interprete ;
La Langue enfin eſt la baze de l'Art ;
Sans elle on rime, on travaille au hazard.
A cette étude aſſidüe & profonde,
Joignez encor la pratique du monde ;
Là vous prendrez ce tour noble & coulant ;
Ce ſtile pur, ce langage galant
Qu'avec Chaulieu, la Fare eut en partage ;
Et dont la Faye fait ſon héritage ;
Heureux qui peut chez d'illuſtres amis,
Se procurer le bonheur d'être admis !
A leurs leçons une Muſe attentive,
Se ſent toûjours de ceux qu'elle cultive.
A votre Langue apliquez donc vos ſoins ;
Elle a de quoi fournir à vos beſoins ;
Tel eût trouvé qu'elle eſt plus étendüe,
S'il en eût fait une étude entendüe,
Et d'un jargon étrange & précieux,
N'eût pas ſoüillé le langage des Dieux.
Ce fut ainſi que déja l'Ignorance,
Penſa *jadis* nous chaſſer de la France ;

Quand un Pedant, le fleau du métier,
Et de Marot dedaigneux héritier,
Nous fit parler un langage barbare ;
C'étoit Ronſard dont la Verve biſarre ;
Aux mots du tems ne pouvant ſe borner,
Gâta la Langue en la voulant orner ;
C'en étoit fait, ſi le Ciel n'eût fait naître
Un nourriſſon qui devint votre Maître ;
Malherbe aprit à ſes contemporains
A ſe paſſer de ces termes forains ;
Qu'au grand regret de la pedanterie
Il renvoya chacun dans leur Patrie.
Racan ſuivit, qui le fut de Menard :
Tous deux inſtruits des fineſſes de l'Art ;
Sçurent au Pinde amener ſur leurs traces
La pureté, l'élegance, & les graces ;
Mais il fallut bien du tems aux neuf Sœurs,
Pour leur trouver deux ou trois ſucceſſeurs.
On vit encor les Muſes floriſſantes ;
De jour en jour devenir languiſſantes,
Et la folie alors nous infecta,
De ces Sonnets que Dulot* inventa ;
La folle pointe, à l'Entithèſe unie,
Prit dans les Vers la place du genie ;
Et le bon ſens, timide & ſans appui,
Eut le deſtin qu'il éprouve aujourd'hui.
Rêveuſe un jour, ſans ſuite & ſans compagnes ;
(Il m'en ſouvient ;) j'errois dans nos Campagnes.

* *Dulot inventeur des bouts rimez. Voyez Sarraſin.*

Je m'amuſois pour charmer mes douleurs,
A me parer des immortelles fleurs
Dont le Permeſſe embellit nos prairies;
Je m'arrêtai ſur ſes rives fleuries :
L'aimable aſpect de ſes bords enchantez,
Son doux murmure, & ſes flots argentez,
Tout rapella dans ma triſte penſée
Le ſouvenir de ſa gloire paſſée;
Plus vivement je ſentis mes malheurs :
Fleuve divin, dis-je en verſant des pleurs,
Dans quel oubli ſont tes ondes plaintives !
Le Barbariſme a dépeuplé tes Rives :
Juſques à quand ô ſource des beaux Vers !
Couleras-tu ſans fruit pour l'Univers ?
A peine, hélas, Sarraſin & Voiture,
Ont en paſſant gouté d'une eau ſi pure !
Le Fleuve alors agitant ſes roſeaux,
Fit murmurer ſes prophétiques Eaux,
Et s'élevant ſur ſon Urne aſurée,
Je fus ainſi par ce Dieu raſſurée;
» Un autre goût va changer notre ſort.
» La terre s'ouvre, un nouveau Peuple en ſort;
» Toutes mes eaux auront peine à ſuffire;
» Et toi remets des cordes à ta Lire.
Il dit, l'eſpoir plus prompt que les Zéphirs,
Vint dans mon cœur ramener ſes plaiſirs;
Pour annoncer la commune allegreſſe,
Je fus chercher les Nimphes du Permeſſe.

Dans un bocage où je crus les trouver ;
Un Inconnu s'occupoit à rêver ;
Quel ſouvenir reveilla ma tendreſſe !
Je ſoupirai de joye & de triſteſſe.
Au même endroit, c'eſt ainſi qu'autrefois ;
Je rencontrai Sophocle dans ce bois ;
C'étoit lui même, il m'aprit ſon hiſtoire :
» Pour achever ce qui manque à ma gloire,
» Le Ciel, dit-il, ſous ces traits que tu vois ;
» Me rend au monde une féconde fois,
» Et ſous le nom de l'aîné des Corneilles,
» J'y produirai mes plus grandes merveilles.
Va laiſſe moi recüeillir mes eſprits.
Alors parut à nos regards ſurpris,
Dans les états de ma ſœur Melpomene,
Ce lumineux, & nouveau phénomene,
De qui l'éclat envié par Armand,
Fut pour lui plaire attaqué vainement.
C'et avenir prédit par le Permeſſe,
S'ouvrit enfin, & remplit ſa promeſſe.
De jour en jour nos heureuſes leçons
Firent alors d'Illuſtres nourriſſons.
Un autre Auguſte, eut un autre Mecene,
Qui fit couler le Tibre dans la Seine.
Le barbariſme encor plus d'une fois,
Voulut rentrer au Parnaſſe François ;
Un Ariſtarque avec des bras d'Hercule ;
Vint étouffer cette Hydre ridicule ;

Du Dieu des Vers Miniſtre ſouverain,
A la licence il mit un juſte frein.
Notre Art ſoumis à l'exacte Grammaire,
Comme autrefois ne fut plus arbitraire;
Ami d'un ordre après lui mal gardé,
Il n'admit plus aucun mot hazardé;
& les bornant à leur ſens legitime,
Prouva qu'entr'eux aucun n'eſt ſinonime.
Le Vers alors perdant ſa dureté,
Avec la forme, acquit la pureté;
Pegaſe alloit par bonds & par ſecouſſes;
Il lui donna des alures plus douces;
Sur le Parnaſſe, enfin il vint about
De reformer l'oreille, avec le goût;
Et termina plus de travaux qu'Alcide.
Lors arriva ce nouvel Euripide,
Qui ſur le ton le plus mélodieux,
Sçût moduler le langage des Dieux:
Lui dont la Veine, harmonieuſe & pure,
Prenant ſon cours du ſein de la Nature,
Comme un ruiſſeau, murmurant & flateur,
Charme l'oreille, & coule juſqu'au cœur.
Il vint aprendre aux Muſes délicates
A rejeter ſes expreſſions plates,
Et ce concours de mots malencontreux,
Durs à l'oreille, & diſcordans entr'eux.
Heureux qui peut ſentir leurs convenances,
Et comme lui ſauver leurs diſſonances!

TAYLOR INST. OXFORD

Il eſt des airs qu'on pourroit avoüer,
Mais ſur la Lyre on ne peut les joüer :
Depuis long-tems Apollon s'étudie
A les chanter, leur fauſſe mélodie
Malgré ſon Art détonne avec ſa voix,
Et fait jurer les cordes ſous ſes doits.
Il faut encor, outre un heureux génie ;
L'oreille juſte, & propre à l'harmonie ;
Malheur à qui n'en eſt pas enchanté,
Le Vers n'eſt fait que pour être chanté :
Dans ſa ſecrette & douce méchanique,
Il a ſon mode, & ſon genre harmonique ;
Un ſon ſuffit pour faire abandonner,
Ceux qu'on ne peut chanter ſans détonner,
Ce que la langue articule avec peine,
En la forçant, met l'oreille à la gêne,
L'eſprit ſenſible à leurs communs rapports ;
Souffre, auſſi-tôt qu'on force leurs reſſorts ;
Et goute moins ce qui pourroit lui plaire :
Flater l'organe eſt le point neceſſaire
A cet appas le cœur ſe livre & ſuit
L'impreſſion du ſens qui le ſéduit.
De ce talent la Nature eſt avare :
Tel en partage eût l'eſprit le plus rare ;
Mais dans un vers toûjours mal-agencé ;
Il a gaté tout ce qu'il a penſé,
C'eſt à regret qu'Apollon vous inſpire ;
Si vous forcez les cordes de ſa Lyre,

Il fut un tems moins facile aux Rimeurs,
Quand le langage auſſi dur que les mœurs,
A vos Ainez ne fourniſſoit qu'à peine,
De quoi ſuffire à leur ruſtique veine;
Deſlors, au Pinde en marchant à tâtons,
Ils recherchoient l'arrangement des tons;
Il en eſt un qui fut grevé de blâme,* *Malherbe.
Pour avoir dit *comparable à ma flame.*
Cet hémiſtiche autrefois critiqué,
Sera peut-être ici revendiqué,
Et ſoutenu par ceux que je condamne;
Mais je ne puis rafiner leur organe:
S'il m'en ſouvient, on a bien reclamé,
Certain Sonnet fait pour être blâmé.
A ce propos, on dit qu'un jour Thalie,
Fut commander des vers à la Folie:
Ça; dit ma ſœur, ſous ton joyeux bonnet,
Il me faudroit trouver un plein Sonnet
De traits fallots, où l'entithèſe brille,
Je veux ſurtout que la pointe y fourmille.
Soit, dans ce gout, aurez Sonnet exquis,
Je ſçais un fat, & qui plus eſt Marquis,
Tous les matins il rime à ſa toilette:
C'eſt là ſans faute où j'en ferai l'emplette.
Pas n'y manqua, dans un papier roulé,
Le doux * Sonnet bien muſqué, bien moulé, * *Le Sonnet de Miſanthrope.*
Par un Zéphir fut remis à Thalie;
Bon; dit ma ſœur, ceci ſent l'Italie,

A nos Gourmets j'en veux faire un préſent ;
Sachons au vrai quel gout regne à préſent,
En plein Théatre il faudra qu'on le liſe.
Certain Cauſtique en fit bien l'analiſe,
Et le ſifla ; mais le Sonnet trouva,
Malgré les ris, quelqu'un qui l'aprouva.
Je l'avoüerai, la Proſe eſt plus unie ;
Vous triomphez, diſois-je à Polymnie, *
Tout eſt changé deſſus notre horiſon,
La proſe y va ramener la raiſon :
L'Art de rimer n'eſt plus qu'une manie,
Dont vous allez affranchir le genie.
Non, reprit-elle, & leurs écrits pervers ;
Ne vaudront pas mieux en proſe qu'en vers ;
Malgré mon air aiſé, doux, & facile,
Ils trouveront une Muſe indocile,
Qui les ſéduit par des dehors flatteurs :
Il faut auſſi m'arracher mes faveurs.
Mais parcourons les faſtes de la Proſe,
Et quel eſt donc le titre qu'elle oppoſe ?
Contre un Horace eſt-il plus d'un Varron ?
En vain je cherche encor un Ciceron ;
Si j'avois pû ; comptes que dans Athénes,
J'euſſe formé bien d'autres Démoſthénes.
Ce qu'ont écrit les Grecs & les Romains,
En chaque genre eſt encor dans nos mains ;
Qui des deux Arts, juſqu'au ſiécle où nous ſomes,
En plus grand nombre a fait de plus grands hommes,

* *Muſe qui préſide à l'éloquence.*

Raſſure-toy, laiſſe à ces détracteurs,
D'un autre ennui fatiguer leurs lecteurs;
Et ne crois pas qu'on abjure une étude,
Dont le plaiſir a fait une habitude:
Et que le gout, en tout tems, en tous lieux,
A fait cherir des mortels & des Dieux.
Gardez-vous bien d'afranchir vos myſteres,
De la rigueur de leurs loix ſalutaires:
La tolerance y nuiroit encor plus;
Déja les Vers ne ſont que trop déchus;
Vous les perdrez par trop de complaiſance,
L'eſprit s'endort ſur la foi de l'aiſance.
Quand un projet conçu bien nettement,
Eſt à loiſir digeré murement,
On eſt ſurpris de ſa propre abondance,
Les vers heureux coûtent moins qu'on ne penſe,
Et les ſujets les font naître à leur gré;
Comme un creuſet échaufé par dégré,
L'eſprit veut l'être avec économie;
Dans l'Art des Vers comme dans la Chimie,
Plus d'un Artiſte a ſouvent éprouvé,
Qu'il cherchoit moins que ce qu'il a trouvé;
C'eſt un haſard, mais il eſt neceſſaire,
Et d'un rimeur, c'eſt la chance ordinaire.
Qu'ils ſçachent donc, moins preſſez de rimer,
D'un feu pareil ſe laiſſer animer:
Mais leur jeuneſſe eſt folement avide,
D'un nom précoce & toûjours peu ſolide,

Au bas du Pinde ils viennent eſſouflez,
Et pour jamais ils y reſtent ſiflez.
Dis-leur de prendre une courſe moins vive,
Plus on ſe preſſe, & plus tard on arrive.
Je dirai plus; le langage des Dieux,
S'eſt de lui même arrangé pour le mieux:
Son méchaniſme appellé tyrannie,
Plus qu'on ne penſe, eſt utile au génie:
Cette contrainte eſt une invention,
Qui le conduit à ſa perfection.
L'eſprit veut être un peu mis à la géne;
C'eſt l'éguillon qui le tient en haleine,
Qui par l'obſtacle irritant ſon reſſort,
Occaſionne un plus heureux effort,
Et lui fait prendre un eſſort qui l'étonne.
C'eſt par effort que le ſalpetre tonne:
S'il n'eſt contraint, il reſte ſans vigueur,
Et ne produit qu'une vaine vapeur:
Plus on le preſſe, & plus on le reſſerre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre;
Ainſi l'eſprit dans les difficultez,
Semble augmenter encor ſes facultez,
A ſon profit il tourne les obſtacles,
Et la contrainte enfante les miracles.
Mépriſez donc des projets ſurannez,
Que le bon ſens a déja condamnez.
Ainſi parla contre ſa propre cauſe,
Celle de nous qui préſide à la Proſe.

C'eſt donc à tort qu'on blâme une rigueur,
Qui maintient l'Art dans toute ſa vigueur,
Et qu'on reclame avec l'indepandance,
La prétendüe & nuiſible abondance
De tous ces mots qu'Apollon a proſcrits :
Contentez-vous de ceux qu'il a preſcrits.
Vertumne, un jour au lever de l'aurore,
Aſſis aux pieds de celle qu'il adore,
Entrelaſſoit ſes beaux cheveux de fleurs,
Et lui juroit d'éternelles ardeurs :
La tendre amante attentive & charmée,
S'abandonnoit au plaiſir d'être aimée,
Et ſes beaux yeux aſſuroient ſon vainqueur
Qu'un même amour regneroit dans ſon cœur.
Ah, dit alors, Vertumne à la Déeſſe,
» Voici le tems fatal à ma tendreſſe ;
» Tout autre ſoin que ceux de notre amour,
» Va deſormais vous charmer tour à tour :
» A vos jardins la ſaiſon vous rapelle,
» Pour leur donner une façon nouvelle.
» Et je verrai juſqu'au tems des moiſſons,
» Vos eſpaliers, & vos nains, vos buiſſons
» Vous occuper au mépris de mes larmes,
» Peut-être même aux dépens de vos charmes ;
» Qui ſçait encor (puiſſai-je mal prévoir,)
» Si vos Vergers rempliront votre eſpoir ;
» Sans leur donner ſans ceſſe la torture,
» Laiſſez les croître au gré de la nature :

» Par trop de ſoins, & par trop de façons ;
» Vous fatiguez vos tendres nouriſſons,
» Et vous perdez leurs plus belles années ;
» A peine on voit leurs tiges couronnées,
» Qu'à leurs rameaux naiſſans & malheureux ;
» Vous impoſez un lien rigoureux ;
» Bien-tôt un fer encore plus terrible,
» Dans vos Vergers fait un ravage horrible ;
» Et l'on n'y voit que Driades en pleurs,
» Sur des monceaux de feüillage, & de fleurs.

Pour me blâmer, lui repliqua Pomone,
Mon cher Vertumne attends juſqu'à l'Automne ;
C'eſt par mon Art & mes ſoins bienfaiſans,
Que j'entretiens mes Arbres floriſſans ;
De celui-ci, que ce lien redreſſe,
Contre les Vents, j'aſſure la foibleſſe ;
Et je corrige un penchant malheureux ;
J'ôte à cet autre un bois infructueux ;
Où follement ſa ſéve s'évapore ;
Cet arbriſſeau comblé des dons de Flore ;
Me promet plus qu'il ne pourroit tenir ;
Et de ſes fleurs il faut le dégarnir ;
Comment veux-tu que cet autre profite ?
En lui laiſſant cette herbe parafite,
Et ce feüillage, où l'Aſtre qui nous luit ;
Ne peut meurir & colorer ſon fruit ;
Ainſi ma main retranche avec prudence,
Pour m'aſſurer encor plus d'abondance.

Vains Erudits, téméraires Cenſeurs,
Qui prétendez enſeigner les neuf Sœurs ;
Souffrez qu'ici Pomone vous redreſſe,
Car c'eſt à vous que ſon diſcours s'adreſſe.
Mais tel ſe plaint qu'on a mal à propos,
Appauvri l'Art de la moitié des mots,
Qui trouve encor aſſez de verbiage,
Pour en remplir un ennuyeux ouvrage ;
Et les Rimeurs auroient encor beſoin,
Qu'on eût pouſſé la réforme plus loin ;
Enſeigne-leur à marcher ſur tes traces,*
Cher nouriſſon des Muſes, & des graces.
Toy dont les Vers conſacrez aux amours,
Seront les ſeuls qu'ils chanteront toûjours ;
Avec ſi peu de cordes à ta Lyre,
Dis-nous comment elle a pû te ſuffire,
Pour exprimer tout ce qu'un tendre amour,
Peut dans un cœur inſpirer tour à tour.
La fiere Armide, & la tendre Angélique,
Nous ont fait voir ſur la Scene lyrique,
Qu'en peu de mots on peut être abondant.
D'un choix heureux l'expreſſion depend :
D'un terme unique, employé dans ſa place,
Elle reçoit, & ſa force, & ſa grace :
Qui la ſurcharge auſſi-tôt la détruit ;
Celui-là ſeul en tire tout le fruit,
Qui rejettant l'étalage & l'enflure,
Sçait la reduire à ſa juſte meſure.

TAYLOR INST. OXFORD

* *On prétend que Quinault n'a pas employé plus de 7 ou 800 mots différents dans ſes Poëmes.*

C'eſt le grand Art, la vraye expreſſion
Ne va jamais ſans la préciſion ;
L'unique objet que notre Art ſe propoſe,
Eſt d'être encor plus précis que la Proſe ;
Et c'eſt pourquoi les Vers ingenieux,
Sont appellez le langage des Dieux.
La Periode au cordeau compaſſée,
De la mémoire eſt bien-tôt éfacée :
De mots pompeux on a beau l'enrichir,
D'un prompt oubli rien n'aide à l'affranchir :
Elle s'envole, & ne laiſſe après elle,
Qu'un ſens confus qu'à peine on ſe rappelle :
Mais dans l'eſprit, & dans le fond du cœur,
Il n'appartient qu'au Vers doux & flatteur,
D'inſinuer ſes charmes & ſes graces,
Et d'y laiſſer les plus profondes traces :
Il l'établit au fond du Souvenir,
Et par lui-méme il ſçait s'y maintenir,
Sans s'alterer ni ſans perdre aucun terme,
Du tour heureux & du ſens qu'il renferme :
Ainſi l'eſprit dans un Vers ſéduiſant,
Peut ſans travail s'inſtruire en s'amuſant,
Et s'abreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement, la meſure & les Rimes,
N'empechent pas, quoi qu'on oſe avancer,
De mettre en vers tout ce qu'on peut penſer ;
C'eſt une audace auſſi vaine que folle,
Que de vouloir nous reduire au frivole,

Ou

Ou nous borner à des travaux legers,
Il en eſt peu qui nous ſoient étrangers,
La Poëſie, ainſi que la Peinture
Dans ſon reſſort a toute la nature.
De tous les arts qu'on cultive avec ſoin,
En eſt-il un qui s'étende plus loin,
Et dont la ſource auſſi *ſainte*, & feconde,
Ait pris ſon cours dès l'enfance du monde?
Ce fut alors que notre Art immortel,
Prit ſa naiſſance à l'ombre de l'Autel,
Parmi les jeux, la muſique & la danſe,
Dont il ſuivit les loix, & la cadence.
Les Laboureurs pour prix de leurs moiſſons,
Sur des Autels de mouſſe, & de Gazons,
N'offroient alors qu'un tribut d'allegreſſe:
On les voyoit pleins d'une aimable yvreſſe;
Parez de fleurs, danſer à demi nus;
Et ſeconder leurs tranſports ingenus,
Par des chanſons naturelles & vives,
Qu'ils ajuſtoient à leurs danſes naïves.
Qui peut compter les uſages divers,
Où les Humains ont employé les Vers?
Pour rendre aux Dieux un plus celebre homage,
La pieté, parla notre langage,
Et nous remit le culte des Autels,
Avec le ſoin d'inſtruire les Mortels;
La verité ſe ſervit des Poëtes,
Et la ſageſſe, en fit ſes Interprettes,

Mediateurs entre l'homme & les Dieux ;
Ils ont ouvert le commerce des Cieux :
Ces fondateurs du temple de mémoire,
Furent commis par l'Amour & la Gloire,
Pour couronner de myrte & de laurier,
L'amant fidelle & le fameux guérrier.
Ignore-t'on que le Fils & la Mere,
Ne parlent point d'autre langue à Cythére.
Ainſi nâquit chez les prémiers Humains,
L'art que les Grecs aprirent aux Romains,
Et qu'aux François ont tranſmis ces grands Maîtres ;
Mais le jargon de vos prémiers Ancêtres,
Ne put ſuffire à nos arrangemens,
Le vers ſouffrit détranges changemens,
Il ne trouva ni nombre ni cadence,
Dans une langue encor en ſon enfance ;
Où l'on ne put quoi que l'on ait tenté,
Donner aux mots aucune quantité,
Pour ſupléer au défaut d'harmonie,
Et ſoutenir leur marche trop unie,
Vos prémiers Vers ont été décorez
D'accords nouveaux au Parnaſſe ignorez ;
Et l'uniſſon de la rime naiſſante,
Vint ranimer leur chute languiſſante,
Et rehauſſer par cette nouveauté,
Un art reduit à l'ingenuité,

*On a voulu faire autrefois des Vers meſurés à la façon des Latins.

Qu'enfin

Qu'enfin le gout, l'oreille, & la pratique,
De jour en jour rendirent moins gotique ;
A pas reglez, le Vers françois marcha,
Une Céfure en deux le partagea
Par un repos qui varie & reveille
Une meſure uniforme à l'oreille :
De mots entr'eux trop pleins de dureté,
On adoucit la prémiere âpreté,
Long-tems encor leurs ingrates finales,
Heurtant de front des Voyelles fatales,
Firent ſouffrir l'oreille de Phœbus.
L'Eliſion funeſte à l'Hyatus,
Vint de ce monſtre affranchir l'harmonie :
Ainſi la France emprunta d'Auzonie,
L'alignement, & le même niveau,
Pour ſe conſtruire un Parnaſſe nouveau :
Tâcha de ſuivre à peu-près ſon modelle,
Et vint about d'en conſtruire un chez elle,
Sur un térrain peut-etre moins fecond,
Mais dont bien-tôt elle a rendu le fond
Propre à fournir aux Muſes étonnées,
Toutes les fleurs qu'elles ont moiſſonnées.
Pour nous fixer dans votre continent,
Ce fut alors qu'un mortel éminent,
Miniſtre encor au deſſus de ſa place,
L'Atlas du thrône & celui du Parnaſſe,
Ne rougit pas d'encenſer nos Autels :
A notre culte il porta les mortels,

Des doctes Sœurs dans un nouveau lycée,
Il réünit la troupe diſperſée,
Et merita cet hommage éternel,
Dont nous payons ſon amour paternel.
Helas jamais la parque inexorable,
En enlevant un pere ſecourable,
A des enfans qui n'ont point d'autre appui,
N'a fait verſer tant de pleurs après lui.
Thémis ſenſible à nos vives allarmes,
Prit ſon bandeau pour eſſuyer nos larmes,
Et nous commit ſon propre protecteur,
Pour nous ſervir de pere & de tuteur.
La Parque encor nous rendit orphélines;
Enfin ce Roi qui ſur les deux colines,
Par la victoire en triomphe amené,
Fut par nos mains tant de fois couronné,
D'un nouveau faſte accrut encor ſa gloire,
Fit de ſon Louvre un temple de mémoire,
Y raſſembla tout le ſacré Vallon,
Et prit ſa place à coté d'Apollon.
Mais je ſoupire en rappellant nos faſtes:
Qu'un ſiécle à l'autre oppoſe de contraſtes?
Et quel délire à nos regards ſurpris,
Fait à préſent fermenter les eſprits?
Las du bon ſens: l'erreur, & le ſophiſme,
Les vont enfin livrer au fanatiſme.
Tandis qu'ainſi je rêvois à l'écart,
Au bas du Mont jettant l'œil au hazard,

Je vis à gauche une épaiſſe pouſſiere,
Qui tout à coup obſcurcit la lumiere;
Un bruit confus mélé de cris perçans,
Jetta l'allarme, & l'éfroi dans mes ſens;
Je rejoignis mes timides compagnes,
Qui s'enfuyoient au ſommet des montagnes;
Bien-tôt l'écho parcourant nos déſerts,
Nous annonça l'ordre du Dieu des Vers;
Et notre troupe encore plus troublée,
Dans notre temple à l'inſtant raſſemblée,
Vint à Phœbus offrir un foible apui.
Là ſur un Trône auſſi brillant que lui,
Environné par Corneille, & Racine,
L'aimable Dieu de la double Colline,
D'un doux ſouris accüeillit les neuf Sœurs,
Il nous donna des couronnes de fleurs:
Venez, dit-il, compagnes de ma gloire,
Sur la chimere emporter la victoire,
Et renverſer par des coups éclatans,
Des Marſias érigez en Titans.
Les yeux alors pleins du feu qui l'embraſe,
Il prend ſa Lyre, il monte ſur Pegaſe,
Et nous conduit au pied de nos remparts.
Que d'énnemis dans nos plaines éparts!
On y voyoit une antique matrone,
Sous l'atirail, & l'habit d'Amazone;
Et ſur ſon front nos lauriers profanez,
Entrelaſſoient ſes cheveux ſurannez;

De mille atours méſſéants à ſon âge,
Elle étaloit le riſible aſſemblage ;
C'étoit la Proſe avec nos attributs,
Qu'on aménoit pour détromper Phœbus ;
Et ſur ſon char atelé de modernes,
Environné d'un gros de ſubalternes,
Etoit l'Erreur avec la Vanité,
Qu'accompagnoit la folle Nouveauté,
Qui ſous leurs pieds avec ignominie,
Tenoient aux fers la Rime & l'Harmonie.
Lors un des leurs, d'un air avantageux,
Nous apporta ſon cartel outrageux:
C'étoit un Drame en Proſe alembiquée,
Avec un Ode à ce coin fabriquée,
Dont Appollon ſoudain avec mépris,
Au bas du mont fit voler les débris.
Comme un torrent qui deſcend des Montagnes,
Nos nouriſſons menez par nos Compagnes,
Vers l'ennemi s'ouvrirent un chemin ;
Là, Melpoméne un Poignard à la main,
Des yeux, du geſte, & d'une voix tonnante,
Encourageoit ſa troupe fulminante ;
On vit alors deux celebres Rivaux,
Courir enſemble à des exploits nouveaux,
Sur leur Egide aux eaux du Stix trempée,
Pour ſa déviſe un d'eux avoit Pompée,
L'autre y portoit écrit en lettres d'Or,
Le nom fameux de la veuve d'Hector.

Un autre armé du Stilet redoutable,
Pour les Cotins jadis inévitable,
Sur ces mutins fondit comme un Lion;
Et les auteurs de la rebellion,
Tels que Brebis par les Loups harcellées,
Fuyoient, tombant comme feuilles grellées.
Non loin de lui, ſous un caſque brillant,
Certain lyrique ayant pour cri *Rolland*,
Se ſignalloit en faveur de la rime.
Courage ami, je te rends mon eſtime,
Lui dit alors le critique ſurpris,
Ton nom ſera rayé de mes écrits.
Mais j'oubliois le prémier de ma liſte,
L'inimitable & divin Fabuliſte,
Que la chronique, & les rieurs du tems,
Mirent jadis au rang des Végétans.
L'homme d'Eſope, inconnu de lui-même,
Enfin ſortant de l'ignórance extrême,
Qu'il eut toûjours de ſa rare valeur,
Fit aux mutins ſentir pour leur malheur,
Qu'il auroit pû comme un nouvel Horace,
Seul contre tous défendre le Parnaſſe.
La Rime avoit auſſi parmi les ſiens,
Ce ſucceſſeur des comiques anciens,
Encor plus grand ſi dans tous ſes ouvrages,
Il eût oſé dédaigner les ſuffrages
Des fats du temps qu'il falloit attirer,
Et s'il n'eût eu qu'à ſe faire admirer.

Renard ſuivoit l'auteur du Miſantrope.
Ici marchoient, Malherbe & Calliope,
Ils peuvent ſeuls raconter leurs exploits;
Les vents, l'orage & la foudre à la fois,
Sur les mortels par des coups ſi funeſtes,
N'exercent pas les vengeances celeſtes.
Tels en fureur du haut de nos remparts,
On les vit fondre à travers les hazards,
Et ſur la Proſe, éperduë & fuyante,
Faire tonner leur Lyre foudroyante.
D'autres ſans nombre aimables pareſſeux;
Par les plaiſirs, les graces & les jeux,
Initiés jadis dans nos myſtéres,
Dans ce grand jour ſervant de volontaires,
Suivoient Chaulieu, la Fare & Pavillon;
L'amour menoit leur joyeux Bataillon.
Pour éviter une entiere défaite,
La Proſe enfin ſe battoit en retraite,
Et ramenoit les ſiens vers nos marêts;
Quand tout à coup des Eſcadrons tous frais,
Au dépourvû prirent nos témeraires.
Ainſi deux vents furieux, & contraires,
Contre un Vaiſſeau, d'un ſouffle impetueux;
Réuniſſant les flots tumultueux,
De goufre en goufre, & d'abîme en abîme,
Vers le naufrage entraînent leur victime.
Mais ſans entrer dans des détails plus longs,
De ces Rimeurs tu connois tous les noms.

Que celui-là ſoit reputé Barbare,
Qui ne connoît l'Eléve de Pindare.
Après ce chef des Poëtes du tems,
Suivoit cet autre encor dans ſon printemps,
Qui plus chargé de lauriers que d'années,
Paſſa l'eſpoir des Muſes étonnées,
Et d'un chef-d'œuvre entrepris tant de fois,
A décoré le Parnaſſe François:
Le grand Henri n'eut pas diſoit Virgile,
Mieux rencontré dans le chantre d'Achille.
Parmi tous ceux qui voloient ſur leurs pas,
Il en eſt un qui ne leur cede pas.
Mais tu connois ſa valeur Poëtique:
D'un nouveau genre inventeur drammatique,
Quand il lui plaît Melpomene en fureur,
Repand l'éfroi, l'épouvante & l'horreur,
Fait ruiſſeler, le ſang avec les larmes,
Dans la terreur nous fait trouver des charmes
Que juſqu'alors les timides Rimeurs,
N'ont point eu l'art d'ajuſter à nos mœurs.
Ici marchoit, plein de reconnoiſſance,
Ce nouriſſon que depuis ſa naiſſance,
Le Dieu des Vers a pris ſoin de former:
Toutes mes Sœurs ſemblent le reclamer:
Il eſt l'enfant de leur troupe immortelle,
Leur langage eſt ſa langue naturelle,
Sa voix reſſemble à celle d'Appollon,
Et pour ſa gloire, & celle du Vallon,

S'il m'eſt permis de dire plus encore,
Autant que nous Bignon l'aime & l'honore.
Ah ! dit Talie, eſt-ce toi que je vois,
Reſtaurateur du Cothurne françois,
Par la nature inſtruit dans mes myſteres,
Nouvel auteur de nouveaux caracteres,
Qu'après Moliere on a vû moiſſonner,
Au même champ où Renard vint glaner,
Je l'avouerai ; je le pris pour Terence,
Non, dit ma Sœur, c'eſt celui de la France.
Parmi la troupe il s'en mêla pluſieurs,
Qu'on dit jadis inſtruits par les neuf Sœurs,
Enfans hatifs épuiſez de jeuneſſe,
Qui n'en ont pas acquité la promeſſe :
Que l'on a vus toûjours degenerer,
S'anéantir & ſe deshonorer ;
Et c'eſt entr'eux que ſe forgent à l'ombre,
Ces noirs écrits, & ces brevets ſans nombre ;
Où leurs fureurs exhalent à longs flots,
Un fiel gouté des méchans & des ſots ;
De part & d'autre, alors d'intelligence,
On courut ſus & chaſſa cette engeance.
Le reſte étoit de jeunes nouriſſons,
Qui ſçauront mieux retenir nos leçons,
Troupe novice un jour plus conſommée,
Dans l'Art des Vers, & dont la renommée,
En parcourant depuis peu nos deux Monts,
A déja pris la liſte avec les noms,

Et repandu les naiſſantes merveilles ;
Entr'autre eſſai de leurs premieres veilles,
De l'un d'entr'eux cheri dans une cour,
Où les beaux arts ont fixé leur ſejour,
Qu'avec plaiſir dernierement encore,
Nous reliſions la fable de l'aurore.
Notre rivale & les ſiens aux abois ;
Entre deux feux expoſés à la fois,
Firent encor de vaines tentatives,
Pour animer leurs troupes fugitives.
Ce ne fut plus qu'un combat inégal ;
Et qu'un carnage afreux & général,
Comme autrefois aux pieds des murs de Troye,
Du fier Achille Hector devint la proye,
Ainſi leur chef ſubit à nos regards,
Le même ſort autour de nos remparts.
Ainſi finit cette grande journée,
Qui decida de notre deſtinée,
Maintint la Rime, aſſura l'Art des Vers ;
Et pour jamais remit la Proſe aux Fers.

FIN.

JE soussigné, Maître ès arts en l'Université de Paris, ay lû par ordre de M. le Lieutenant Général de Police, un Manuscrit intitulé *Epitre de Clio, au sujet des nouvelles opinions répandües depuis peu contre la Poësie*; Dont on peut permettre l'impression. A Paris ce 9. Novembre 1731.

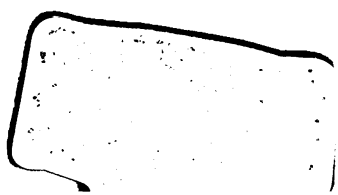
PASSART.

VEU l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris ce 13. Novembre 1731.

HERAULT.

Regîstré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 2022. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest de la Cour du Parlement du 3. Decembre 1705. A Paris le 22. Decembre 1731.

P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

De l'Imprimerie de PIERRE PRAULT, 1732.

78793162